

LA SOCIÉTÉ JAPONAISE

Texte d'un exposé à Nice, le 17 avril 2011 au cours d'une manifestation d'aide aux victimes japonaises du triple cataclysme du 11 mars 2011.

Avant d'aborder toute tentative de définition de la société japonaise, il conviendrait de formuler quelques remarques introductives :

- 1- **A propos de la triple catastrophe de Fukushima** (tremblement de terre, raz de marée, accident nucléaire, on a entendu dire çà et là qu'il y aurait désormais un avant et un après Fukushima comme il y avait eu un avant et un après le 11 septembre aux Etats-Unis après le attaques terroristes du 11 septembre 2001.
- 2- **Les réactions du peuple japonais aux cataclysmes** qui l'ont soudainement frappé ont fait l'objet pour nous occidentaux d'un étonnement qui montrait le fossé qui pouvait exister entre deux civilisations. Les responsables du gouvernement, de la société Tepco, et de tout dirigeant ayant un lien avec l'Evènement, l'Empereur lui-même, ont présenté leurs excuses aux sinistrés et au peuple japonais.
- 3- **Les Japonais emploient une locution** qui en dit long à la fois sur la continuité sociale et son homogénéité à travers les siècles : « vivre comme quelqu'un de déjà mort ».

Les ressorts qui animent la société japonaise sont admirablement décrits par une sociologue américaine, Ruth Benedict dont l'influence sur le président Franklin Delano Roosevelt n'a pas été étrangère au maintien du régime impérial japonais après la défaite de 1945.

Son livre, « Le Chrysanthème et le sabre publié en 1946 a été largement distribué aux militaires américains en occupation.

Ruth Benedict définit la civilisation japonaise comme « **la civilisation de la honte** » par opposition à la civilisation occidentale, **civilisation de la culpabilité**. Sans vouloir transformer mon exposé en un cours de psychologie, il convient de retenir que, selon Ruth Benedict, le sentiment de honte est la marque d'une civilisation portée par un conformisme social qui ne fait aucune place à la différence. La honte porte également en elle l'angoisse d'être exclu du groupe. Les comportements japonais, à travers l'existence de chaque

individu, sont influencés par le regard de l'autre. Ils sont aussi marqués par une certaine violence à l'égard de l'autre. Nous, occidentaux, la qualifions de cruauté. Faux, me répondait un intellectuel japonais de gauche, SUZUKI Takashi, nous sommes violents, c'est vrai mais nous ne sommes pas cruels. La violence est une cruauté que l'on est capable d'appliquer à soi-même.. Ruth Benedict ajoute de son côté : « la violence est une défense contre une menace sur l'identité. Une illustration de ces définitions nous est fournie par l'œuvre de Mishima Yukio dont la violence littéraire contenue dans son œuvre, est une tentative de différenciation abrupte avec l'autre.

LE MOUVEMENT PENDULAIRE

La triple catastrophe de Fukushima n'est pas, comme on aurait tendance à le croire, du moins pour les japonais, un point de non- retour. Bien entendu, il serait sans doute exagéré de penser que les japonais vont faire table rase de leur passé comme si le cataclysme du 11 mars était le résultat de leurs erreurs, de mauvais choix ou d'une mauvaise gouvernance. Au Japon, on ne fait pas la révolution mais on a adopté un système d'évolution lente qui fonctionne comme un mouvement pendulaire entre le passé et l'avenir, entre la tradition et le modernisme, le permanent et le conjoncturel. Chacun sait cependant, que dans un mouvement pendulaire, il existe des distorsions entre les points aller et retour, parfois infimes mais qui ne coincent pas la société dans un immobilisme destructeur. Pour ceux qui connaissent le Japon depuis longtemps, des transformations patientes et continues ont fait de ce pays la deuxième puissance économique mondiale, encore aujourd'hui si on se réfère au produit national brut par habitant.

L'Accession du Japon à la modernité

Le Japon est parvenu à la modernité dans les mêmes conditions de rapidité incomparable qu'il avait accédé à l'industrialisation. La course au vingt et unième siècle s'est emparée des Japonais avant la fin du Shogunat donc avant la révolution de Meiji (1868). On y retrouve le même cheminement que celui qui a marqué les étapes de l'industrialisation. L'adaptation permanente d'une tradition intellectuelle et artistique à l'usure du temps, grâce à une gestion parfaite de l'espace a donné au peuple japonais le sentiment de la perpétuation de son identité propre. En revanche, l'assimilation boulimique des arts, des sciences et des techniques importées de l'étranger a créé les

conditions favorables à un décollage économique très rapide, favorisé une transformation matérielle et morale de la société, permis la mutation d'une société encore moyenâgeuse au début du siècle dernier, en une société de type industriel avancé. On s'étonne encore aujourd'hui de l'assimilation géniale par les japonais de la musique classique ou de leur aptitude récente à bâtir des gratte-ciel, sans pour cela renier l'architecture des maisons de bois et des cloisons en papier. On s'étonne aussi du succès des entreprises japonaises que nous avons longtemps cru provenir des qualités de dévouement, de loyauté, d'attachement au groupe, de la main d'œuvre salariée. Quelques japonais, peu nombreux il est vrai, ont essayé de réfuter cette image d'un pays travailleur tout entier dévoué à un objectif national. Aujourd'hui personne ne le croit. On s'aperçoit que la modernité japonaise n'a rien à voir avec une photographie destinée à jaunir. Un passé obsolète et un présent instable dépeignent au contraire, une image en mouvement qui contraint à une fuite en avant permanente et à une obligation d'anticiper l'avenir.

Ce contexte social mouvant qui aspire malgré tout à la stabilité impose aux individus, des obligations sous la forme de devoirs qu'on appelle en japonais, **les ONS** qui ressortissent à l'Etat, à la société, aux individus. Pour certains, ces devoirs sont relégués dans l'arsenal du folklore. Il n'en demeure pas moins qu'ils forment le fonds de la mentalité japonaise.

Les Mots Amulettes

Dans les années soixante, le quotidien japonais Asahi shimbun avait publié un article assez long, intitulé : Nous sommes tous des harageistes. Il s'agit du HARA de harakiri les tripes et de GEI, la première syllabe du mot geisha. Le haragei désigne l'art de comprendre les autres par les tripes autrement dit de percevoir l'autre intuitivement. C'est l'exemple de ce que j'appelle les mots amulettes qui définissent les comportements des individus et de la société japonaise et que tout japonais porte autour du cou, souvent sans le savoir, comme une amulette. Pour simplifier mon propos, il existe plusieurs sortes d'amulettes, celles qui décrivent le fonctionnement de l'Etat et des institutions, celles qui se rapportent au fonctionnement du corps social et enfin celles qui se rapportent à la conduite de chaque individu perçu comme tel.

L'Etat, c'est le **KOKUTAI**, soit l'essence de l'Etat dans lequel l'Empereur, le TENNO descendant de la déesse du soleil, symbolise la matière et l'esprit de l'archipel. Le Kokutai rend légitime l'autorité hiérarchique. Dans leur histoire, les Japonais se sont rarement posé la question de la légitimité de l'autorité. Il semble que toute autorité par le fait même de son existence, ait été légitime. On peut s'en rendre compte à travers le code d'honneur des Bushi ou guerriers qui exige la loyauté du samourai à son maître, jusqu'à la mort, en échange de sa protection. A certaines périodes de l'histoire, le Kokutai a été détourné jusqu'à l'asservissement des populations, en particulier pendant les années de gouvernement militaire.

Les devoirs de l'individu envers la société s'inscrivent dans le système hiérarchique du kokutai.

Quel que soit son statut, tout japonais est tenu à une relation hiérarchisée. On appelle ce système **OYABUN-KOBUN**, relation à quelqu'un qui vous est supérieur ou inférieur. Une traduction simplifiée pourrait se référer à une relation de suzerain à vassal et vice-versa. Ici, les devoirs de suzerain à vassal sont beaucoup plus étendus qu'ils ne l'étaient dans la chevalerie européenne. De même, les liens de vassal à suzerain sont plus proches d'un lien de sang que d'une simple subordination de domestique à maître.

Le lien Oyabun-Kobun unit un père à son fils, un employeur à son salarié. A travers cette grille de lecture, on appréhende mieux la complexité des relations patronat/ouvriers en période de crise. Devenus chômeurs les ouvriers licenciés ressemblent à ces samourai sans maître qui erraient autrefois en bande et louaient leurs services aux paysans ou devenaient bandits des grands chemins. Cette comparaison permet de mesurer l'exceptionnelle gravité que peuvent revêtir les licenciements au point de devenir un facteur majeur d'instabilité sociale.

LE TENKO

Cette instabilité présente toutefois un caractère passager car les ressources de l'homme japonais à une situation nouvelle qui s'impose à lui, sont sans limites. En japonais c'est « Le Tenko » ou adaptation à un pouvoir plus fort qui s'impose à vous. Au nom du Tenko, les Japonais ont franchi sans dommage

l'épreuve de l'occupation américaine. Ils ont réussi à passer le cap de la première crise pétrolière en 1973. Ils ont déjà absorbé le tremblement de terre de Kobé en 1995 comme ils avaient survécu au terrible tremblement de terre qui a secoué Tokyo en 1923.

Le Tenko se retrouve au sein des entreprises qui effectuent parfois des reconversions spectaculaires. C'est ainsi qu'après avoir délocalisé leur production en Chine et Asie du Sud-Est, ils ont entamé depuis cinq ans une relocalisation dans l'archipel.

Le GEKOKUDJO

Ce n'est rien d'autre qu'une forme de prise de décision collective dont le principe avait été défini dans le règlement des mines de Sato Nobuhiro. On pourrait traduire gekokudjo par gouvernement des officiers par les soldats. Autrement dit la décision ne peut être prise qu'après la consultation de la base.

Le GIRI-NINJO

Dans le cadre des relations des individus entre eux, on entre dans un système complexe d'attitudes, de comportements, de pensées dont l'enchevêtrement complique la vie de chacun. Rien d'étonnant donc que le citoyen lambda fasse tout pour y échapper. Expliquer le giri-ninjo relève de la prouesse sémantique car ainsi que me l'affirmait une jeune japonaise : je ne peux pas dire ce que c'est mais je le vis tous les jours ».

Le giri, ce sont les créances, matérielles ou morales qu'on détient sur vous. **Le ninjo**, c'est le devoir de reconnaissance que l'on doit au créancier. Pour un japonais, tout se passe comme s'il lui fallait acquérir un maximum de giri et éviter qu'on en prenne sur vous afin de n'avoir point à lui retourner le ninjo. Dans la pratique, les relations entre collègues de travail ne sont empreintes d'aucune nuance de service ou d'obligation. Il n'en va pas de même lorsque la relation hiérarchique met en contact des niveaux éloignés ou encore dans la relation entre voisins, dans un immeuble par exemple.

L'AMAE

Ce système de relations interpersonnelles cache au plus profond de ses replis l'inclinaison de tout citoyen de l'Empire du Soleil Levant à vouloir être aimé.

On l'appelle l'Amæ. Si un japonais pressent qu'on ne l'aime pas, il refuse le contact. Dans le cas contraire, il est capable de traiter une affaire sur un coup de cœur. Sympathie ou antipathie peuvent passer avant les bénéfices matériels. La séparation avec Pékin, longtemps imposée par Washington a été vécue comme un drame passionnel, d'autant plus que la guerre sino-japonaise de 1937 et le massacre de Nankin, les choix du gouvernement communiste chinois avaient créé entre Japon et Chine un contentieux moral qui fut difficile à combler. Aussi les retrouvailles en 1972 avec la visite du Premier Ministre Tanaka et en 1979 avec celle de Deng Xiaoping à Nara et à Kyoto, furent-elles saluées par l'émotion et même les larmes tant les Japonais ressentaient le besoin d'être aimés par les Chinois avec lesquels ils retrouvaient des racines culturelles communes et éprouvaient l'AMAE depuis des siècles.

L'espace social japonais avait été conçu dès les années cinquante dans un esprit de participation qui a gommé jusqu'à aujourd'hui la lutte des classes en permettant une meilleure adaptation aux crises. L'emploi à vie qui concernait quarante-cinq pour cent de la main d'œuvre y a été pour quelque chose. Mais un économiste distingué, M. Sakaiya Taichi, faisait remarquer au début des années soixante que la fin de l'emploi à vie allait poser de nombreux problèmes de gestion économique et industrielle. Né dans une conjoncture de croissance, qu'advient-il en période de croissance négative ?

Il ajoutait : « Le peuple japonais aura tôt fait d'élaborer un système de substitution plus perfectionné et de s'appliquer avec enthousiasme à sa mise en œuvre... »

Cet intellectuel s'efforçait d'exorciser le démon de la tentation d'imiter l'occident qu'ils appellent « le mal anglais ». Malgré leur inclination à s'aligner sur l'Amérique, les Japonais ont en effet emprunté pour parvenir à la modernité, une voie divergente de la nôtre.

Après Fukushima, on peut penser que si les Japonais mettaient un terme à la voie de la « nipponisation », leur course à la modernité pourrait prendre fin, entraînant aussi la chute de la modernité en occident.

Jean-Claude COURDY